

NOTE DE RECHERCHE

Et si je vous dis famille...
*Note sur quelques représentations sociales
de la famille**

par Martine BARTHÉLÉMY, Anne MUXEL et Annick PERCHERON

RÉSUMÉ

On sait peu de choses sur les représentations sociales de la famille au sein de l'opinion, chacun faisant comme si l'usage commun du mot renvoyait à une représentation universellement partagée. Une analyse secondaire des données d'un sondage apporte certains éléments de réponse. Elle montre une diversité des représentations liée à l'appropriation par chacun d'un modèle social dominant, en fonction de certaines données sociobiologiques, des circonstances particulières des existences individuelles, en fonction, enfin, du système de normes et de valeurs de chacun.

La famille. Que sait-on des représentations que s'en font les Français aujourd'hui ? La question peut surprendre. Peu d'objets sociaux, en effet, reçoivent une attention aussi grande. Les hommes politiques et les gouvernements, même s'ils ne considèrent plus tout à fait, avec Bonald (1815), la famille comme « partie intégrante et inséparable du grand tout politique » (1), l'encadrent et la courtisent. Les disciplines les plus diverses analysent la naissance de la « famille moderne » et les transformations de ses place et rôle dans la société. Les médias, enfin, nous rappellent régulièrement, sondages à l'appui, qu'elle reste la référence essentielle pour la grande majorité des Français (2).

Oui mais quelle famille ? La famille du législateur, celle du démographe, celle de Monsieur tout le monde ? « Si clair semble le mot, si proche

* Que soient remerciés l'IFOP et *L'Humanité-Dimanche* qui ont accepté de mettre à notre disposition les données d'un sondage réalisé en mai 1984. Que soient également remerciés Nonna Mayer et Daniel Boy qui ont accepté de se joindre à nous pour relever les réponses à la question ouverte servant de

base à une partie des analyses conduites ici; Véronique Aubert et Jacqueline Angelopoulos qui ont discuté et relu avec nous ce texte.

(1) Cité par R. Denie (1915), p. 102. Références bibliographiques *in fine*.

(2) Note reportée à la page suivante.

de l'expérience quotidienne la réalité qu'il recouvre, que des propos sur la famille ne devraient pas faire mystère », écrit Lévi-Strauss (1983, p. 64), mais pour ajouter aussitôt : « Les ethnologues découvrent la complication jusque dans les choses familières ».

La diversité des systèmes de parenté et des règles de mariage dans le temps et l'espace, la concurrence de plusieurs modèles familiaux au même instant, dans une même société, sont faits acceptés par tous. C'est cette richesse même qui nourrit les études des historiens, des sociologues, des anthropologues et... des juristes. Tout conduit à penser qu'au foisonnement des formes objectives de famille correspond une profusion des perceptions et des représentations individuelles.

Pourtant, face à la complication de l'objet savant, on fait comme si l'usage commun du mot renvoyait à une représentation universellement partagée. Cette acceptation implicite d'une définition « d'évidence », le vague des questions les plus usuelles des enquêtes et le flou des propos qu'elle entraîne sont, peut-on penser, consciemment et inconsciemment entretenus. La famille constituerait un exemple de ce que Lasswell appelle des « maîtres-symboles ». Elle ferait partie du tout petit nombre de symboles fondamentaux et universels qui n'occupent cette place que parce qu'ils fonctionnent sur l'ambivalence la plus large. Concept habitacle des projections de l'affectivité, des systèmes symboliques, des situations personnelles de chacun. Référence commune et obligée, mais sur la base de contenus diversifiés et jamais explicités. Le concept de famille ne serait universel que parce qu'il se fonde sur le non-dit et le malentendu.

C'est cette acceptation du concept de famille comme allant de soi que nous entendons remettre en question. Nous voudrions, en quelque sorte, ouvrir la boîte de Pandore et montrer qu'il existe une diversité des conceptions de la famille au sein de l'opinion qui n'est pas indifférente, sans doute, à l'usage social du concept.

Cette note reposera sur l'analyse secondaire des données d'un sondage d'opinion portant sur un échantillon représentatif des Français de 15 ans et plus (973 personnes) réalisé au printemps de 1984. Comme toutes données de sondages, celles-ci sont fragiles, limitées (nombre de questions

(2) Sondage IFOP utilisé dans cette étude. Cf. les réponses à la question « Etes-vous d'accord ou pas avec chacune des propositions suivantes ? » :

	Tout à fait	Assez	Peu	Pas du tout	Sans réponse
— Les liens familiaux sont une contrainte	7	21	16	52	3
— La famille constitue un réseau d'entraide	50	35	9	5	2
— La famille est un refuge	41	38	10	9	2
— La famille est une institution sacrée	48	29	11	10	2

posées, taille de l'échantillon) et datées. Néanmoins, elles donnent une série d'indications et d'éclairages suggestifs et inhabituels sur les représentations sociales de la famille les plus courantes au sein de l'opinion et sur leur mode de production.

Les analyses qui suivent confronteront les représentations contraintes, qui émergent de réponses à des questions fermées proposant la reconnaissance comme familiales de diverses configurations, aux représentations spontanées, qui émergent de réponses à une question ouverte demandant à chacun qui il associe à l'idée de famille (3), cherchant, par là, à apprécier le poids respectif de la norme et de la subjectivité dans les définitions acceptées ou spontanément données de la famille. Cette note analysera, par ailleurs, l'incidence des situations personnelles et des systèmes idéologiques dans la formation des représentations sociales de la famille, tentant, ainsi, de comprendre les sources essentielles de la diversité des représentations courantes.

I. — Les représentations sociales de la famille

Les représentations « objectives » : les liens de parenté l'emportent sur ceux de l'alliance

Appelés à reconnaître un certain nombre de configurations comme caractéristiques ou non d'une famille, les enquêtés mettent en évidence, par leurs réponses, l'existence d'une représentation de la famille fondée sur la présence d'enfants et non sur l'institution du mariage (cf. *Tableau I*).

Si la norme reste le couple marié avec enfants (98 % de réponses positives), un couple non marié, une femme seule ou un homme seul vivant avec un ou plusieurs enfants sont reconnus comme formant une famille par, respectivement, 77, 72 et 70 % des enquêtés; en revanche, un couple

(3) Les représentations contraintes ont été analysées à partir des réponses à la série de questions suivantes :

	Oui	Non	Sans réponse
Considérez-vous ou non comme constituant une famille :			
— un couple marié sans enfant	43	54	2
— une femme seule avec un ou plusieurs enfants	72	26	2
— un couple non marié avec enfants	80	19	1
— un homme seul avec un ou plusieurs enfants	71	27	2
— un couple marié avec enfants	98	1	1
— un couple non marié sans enfant	21	76	2

Les représentations spontanées ont été analysées à partir des réponses aux questions :
— « A qui pensez-vous quand je vous dis le mot famille... ? »
— « Et ensuite... ? »

TABLEAU I. — *Configurations reconnues comme constituant une famille* (% par case; N = 973)

		Oui, cela constitue une famille
Avec enfants	} couple marié couple non marié femme seule homme seul	98
		77
		72
		70
Sans enfant	} couple marié couple non marié	43
		19

marié sans enfant ne constitue une famille que pour 43 % de l'opinion. La présence ou non d'enfants introduit 55 points de différence entre les couples mariés, la consécration du mariage 21 points d'écart seulement entre les couples ayant des enfants. Aux yeux de l'opinion, les liens de filiation l'emportent sur ceux de l'alliance, et familles légitimes ou naturelles tendent à devenir également reconnues et acceptées. Dans une famille qui ne se définit pas en termes institutionnels, mais se fonde sur une relation privilégiée entre adultes et enfants, l'égalité établie entre familles monoparentales de type paternel ou maternel souligne que le personnage clef, véritablement porteur de l'idée de famille, c'est l'enfant.

A l'encontre de l'analyse présentée par J. Commaille (1982) dans un ouvrage de synthèse sur le droit et la justice face aux transformations de la famille, la France rejoindrait aujourd'hui nombre de pays, notamment la Suède, où la constitution d'une famille est depuis longtemps dissociée de l'institution du mariage. Les derniers textes législatifs sur la filiation sanctionnent du reste cette évolution puisque, comme l'a souligné R. Nerson (1978), « que la famille soit légitime, adoptive, ou naturelle, les liens de parenté, mais non d'alliance, sont désormais les mêmes ». Ces représentations font aussi écho aux entretiens rapportés par L. Roussel (1975) qui signalaient que, pour nombre d'hommes et de femmes, un mariage non suivi par la naissance d'enfants n'avait ni réalité ni contenu. L'institution du mariage ne constitue plus une condition nécessaire et suffisante d'existence de la famille. Elle n'est pas condamnée, mais devient secondaire, non pertinente.

Les représentations « subjectives », un tête à tête entre parents et enfants

Pour analyser les représentations sociales de la famille, on ne peut s'en tenir aux seules données fournies par le repérage de quelques configurations reconnues comme typiques d'une structure familiale. D'abord parce que ces configurations, bien que différentes, ont toutes en commun d'appartenir au seul type de la famille nucléaire, écartant de fait tout autre modèle de famille (familles élargies, communautés, groupes, etc.). Ensuite

parce qu'elles ne permettent pas de distinguer des représentations inscivant la famille dans l'enchaînement des générations, soit en termes de lignage, soit en termes de descendance. Enfin et surtout parce que la simple reconnaissance de situations comme constitutives d'une famille empêche toute expression affective dans un domaine où celle-ci est essentielle.

Pour élargir l'analyse et remédier à ces inconvénients, nous avons confronté les représentations « objectives », qui naissent des réactions aux configurations prédéfinies de la famille, aux réponses données à la question ouverte : « A qui pensez-vous quand je vous dis le mot famille ? » qui font émerger des images plus spontanées, des représentations plus « subjectives » de la famille.

Imposition réussie de modèles, consensus véritable, inhibition et pudeur à se livrer sur un tel sujet ? Les associations suscitées chez les enquêtés par le mot famille (4) se situent dans un registre relativement étroit et mettent au jour des représentations qui précisent et explicitent les définitions « objectives », sans s'opposer à celles-ci (cf. *Tableau II*).

L'organisation des réponses, le nombre et la qualité des personnages cités, leur ordre d'apparition dans les énumérations spontanées permettent de discerner les caractéristiques essentielles et plus ou moins attendues des définitions « subjectives » de la famille.

Premier trait, escompté, la famille ne se conçoit que par rapport au temps vécu, et les représentations « spontanées » confirment les analyses des sociologues, des démographes ou des historiens qui, avec Shorter (1977, p. 285), ont observé que les générations ne se perçoivent plus comme les « maillons d'un lignage » et que l'idée même de génération n'a plus la fonction morale de « gardien de l'identité parentale » : 57 % des réponses ne décrivent que la quotidienneté et l'actualité des relations de parenté, et seules 24 % et 20 % d'entre elles évoquent les liens de l'ascendance ou de la descendance. Les grands-parents, les petits-enfants ne viennent du reste en tête des énumérations des personnages familiaux que dans 1 % des cas ou moins.

Autre trait, lui aussi attendu, la famille restituée par les associations spontanées est « la petite famille monogamique » décrite par Lévi-Strauss.

(4) Cette question a été codée selon six dimensions décomposées : nombre de personnes citées, nombre d'expressions ou de mots abstraits, nature des personnes ou des catégories de personnes citées, nature des expressions ou des mots abstraits, usage de possessifs et conceptions de la famille à partir de l'ensemble de la réponse. A titre d'exemple, des réponses comme « le père, la mère et les enfants », ou « ma femme et mes enfants » ont été codées : famille nucléaire

actuelle ; « mes parents » ou « les parents, les frères et sœurs » : famille nucléaire d'origine ; celles du type « mes parents et grands-parents, oncles, tantes et cousins » : famille d'origine ; « ma femme et mes enfants, mes parents » ou « les grands-parents, les parents et les enfants » : famille élargie actuelle. Le code « descendance » a été réservé aux réponses ne mentionnant que les enfants et/ou les petits-enfants.

TABLEAU II. — *Décomposition des représentations « subjectives » de la famille*
(N = 973)

a) Nombre de personnes citées (%)	1 personne	24
	2 personnes	32
	3 personnes	18
	plus de 3	11
	aucune	14
	sans réponse	2
b) Personnes citées en premier (% sur les réponses exprimées)	père	9
	mère	4
	parents	21
	conjoint	23
	enfants	36
	petits-enfants	1
	frères, sœurs	1
	autres	5
c) Conceptions de la famille (% sur les réponses exprimées)	descendance	20
	nucléaire actuelle	39
	nucléaire origine	17
	élargie actuelle	18
	élargie origine	7
	soit : nucléaire 56	soit : actuelle 57
	élargie 25	origine 24
d) Nombre et type de possessifs (%)	moi, ma, mes	36
	nous, notre	1
	aucun	60
	sans réponse	2
e) Nombre de commentaires ou de réponses en termes abstraits (%)	1	19
	2	6
	3 ou plus	2
	aucun	70
	sans réponse	2
f) Nature des commentaires (% sur les réponses exprimées); réponses en termes :	affectif positif	15
	affectif négatif	6
	institutionnel	
	ou politique	4
	cellule de base	23
	groupe, communauté	28
	autres	23

Les enquêtés perçoivent la famille comme une pièce à plusieurs rôles (61 % des réponses énumèrent deux, trois ou plus de trois personnages, et 24 % d'entre elles, un seul), mais les images évoquées sont deux fois plus souvent celles de la famille nucléaire plutôt qu'élargie (56 % contre 25 % des

réponses). Frères, sœurs, oncles, tantes et cousins, personnages rarement nommés, sont très rarement désignés en première place (moins de 4 % de l'ensemble des cas).

Troisième trait qui confirme les observations formulées à partir des réponses aux questions fermées, la famille nucléaire décrite spontanément par les enquêtés se caractérise par des relations de filiation et non d'alliance. Le conjoint n'est cité en premier lieu que dans 24 % des cas, parents ou enfants dans 70 %. Entre parents et enfants, le jeu est égal : 34 % des réponses citent d'emblée les parents, 36 % les enfants.

Plus surprenante est la façon dont sont mentionnés les parents. Dans 21 % contre 13 % des cas, l'évocation est globale, indifférenciée. Les enquêtés se contentent d'évoquer « les parents ». Surprenante également, l'absence quasi totale de la mère comme figure singulière : dans 4 % seulement des réponses, la mère est le premier personnage cité, soit plus de deux fois moins que le père (9 %) et plus de cinq fois moins que les parents (21 %). Ce fait, rapproché de l'observation déjà formulée sur l'égalité de traitement réservée aux configurations monoparentales de type paternel et maternel, souligne l'effacement du personnage de la mère comme figure fondamentale dans les représentations objectives et subjectives de la famille.

Malgré la prédominance d'une représentation de la famille restreinte et réduite aux relations les plus proches, le ton des réponses dénote une certaine neutralité et une personnalisation modérée des représentations. Cette impression naît de la façon dont sont présentés les personnages, sous forme, nous l'avons vu, de catégories de rôle, les parents, les enfants, le conjoint, et non dans la particularité des situations individuelles. Elle ressort davantage encore de l'usage discret des possessifs (pronoms et adjectifs) présents dans 37 % seulement des réponses (36 % de possessifs singuliers, « mon », « ma », « la mienne », et 1 % de possessifs pluriels, « nos », « la nôtre »), et de leur utilisation très sélective : la fréquence du possessif est de 61 % quand le personnage évoqué est celui de la mère, 62 % quand il s'agit du conjoint; elle tombe à 33 % dans le cas des parents ou des enfants, à 17 % dans celui du père.

L'usage limité des possessifs à côté des noms « parents » ou « enfants » traduit la volonté de la majorité de l'opinion de donner une portée globale à ses réponses, en dépassant ou en généralisant son expérience personnelle. L'absence ou la présence de possessifs permet aussi de localiser, dans l'enchaînement des générations, la représentation familiale de l'enquêté. L'expression « mes parents » renverrait aux ascendants du sujet, la simple mention « parents » ou « les parents » désigne le locuteur dans son rôle de parent. De la même façon, la réponse « enfants » ou « les enfants » peut permettre aux personnes âgées de mettre sous un même vocable enfants et petits-enfants, et de faire ainsi référence à l'ensemble de leur descendance.

L'opposition entre les modes de présentation du père et de la mère

confirme, pour sa part, la situation singulière de ce dernier personnage. La mère, nous l'avons dit, est une figure largement absente des représentations familiales, mais, lorsqu'elle est citée, c'est le plus souvent dans un contexte à forte charge affective. Ce n'est pas « la » mère qui est évoquée, mais « ma » mère, c'est-à-dire « une » personnalité, « une » personne particulière et unique. Le traitement accordé au conjoint semble du même type. Il est relativement inhabituel de citer son conjoint et l'usage du possessif souligne, justifie en quelque sorte l'exception à la règle.

La faible personnalisation des réponses ne doit pas en tout cas s'interpréter comme une marque de retrait ou de désintérêt à l'égard de l'objet famille. On en trouve une preuve dans le nombre relativement important des commentaires ajoutés par les enquêtés à leurs réponses (30 % des cas), alors que le texte même de la question les appelait à ne citer que des personnes. Trois fois sur quatre, l'image de la famille ainsi restituée est positive, et 6 % seulement des jugements portés évoquent le rejet, la dénonciation ou le désenchantement.

Chez certains, le mot famille appelle simplement les expressions stéréotypées du bonheur (15 % des réponses) : « c'est beau », « c'est merveilleux », « c'est une belle chose », « c'est l'amour », ou conduit à évoquer des situations particulières dans lesquelles on s'implique davantage : « au bébé que je vais avoir », « à l'homme avec qui je vis », ou bien « une maison à payer », « au travail pour entretenir la famille », « à un repas pris ensemble », « ceux qui ne mangent plus ensemble sont des fous ». D'autres commentaires laissent transparaître les conceptions de l'ordre social du sujet. Deux modèles sociaux se lisent en filigrane. L'un fait de la famille la cellule de base de la société, le noyau dur et le refuge assurant la sécurité de ses membres (23 % des réponses); l'autre (28 % des réponses) associe l'idée de famille à celle d'un groupe de personnes, d'une communauté soudée par une forte relation affective : « Je pense à une maison, tout le monde est réuni, quelque chose d'assez chaleureux », « C'est toute la famille complète, tout le groupe familial ». Dans un cas, la référence est la société tout entière et la famille est perçue comme fondatrice de l'ordre social. Dans le deuxième cas, l'élément essentiel devient la personne, et l'accent est mis non plus sur un système d'organisation sociale producteur d'unité et d'ordre, mais sur la famille comme communauté, comme lieu de solidarité et d'épanouissement affectif de l'individu.

Les représentations « subjectives » ne contredisent pas les définitions « objectives » de la famille. Mais le degré d'implication du sujet qu'elles dénotent laisse supposer, derrière un apparent consensus, des perceptions et des constructions mentales marquées par la diversité des statuts et des expériences individuelles quotidiennes. C'est ce que nous allons vérifier en examinant l'effet de variables telles que le sexe ou l'âge, l'influence de la situation familiale des intéressés, le poids de leur position sociale et de leur système de références idéologiques enfin sur ces images et ces représentations.

II. — Les effets de quelques déterminants sur les représentations familiales

Situation matrimoniale et statut parental : chacun voit la famille à sa porte

Aujourd'hui encore, la configuration familiale la plus conventionnelle, celle d'un couple marié avec des enfants, constitue un modèle unanimement reconnu (cf. *Tableau III*). Dans tous les autres cas, les situations familiales personnelles des enquêtés (5) pèsent de façon très forte sur les représentations familiales, tant acceptées que suggérées par chacun.

TABLEAU III. — *Configurations reconnues comme constituant une famille en fonction de la situation personnelle du sujet (% par case)**

	Configurations reconnues comme constituant une famille :					
	Avec enfants				Sans enfants	
	Couple marié	Couple non marié	Femme seule	Homme seul	Couple marié	Couple non marié
Situation des personnes interrogées :						
vivent :						
ont des enfants { — en couple marié (N = 542)	100	72	68	67	37	15
{ — en couple non marié (N = 49)	88	85	81	73	40	12
{ — seules (N = 39)	100	74	76	76	38	11
n'ont pas d'enfant { — en couple marié (N = 61)	97	87	83	82	73	33
{ — seules (N = 158)	98	80	74	69	49	22
autres (N = 124)	100	83	77	75	47	26

* Ainsi, on lit, par exemple, que 100 % des personnes interrogées, mariées et ayant des enfants, reconnaissent la configuration « couple marié avec enfants » comme constituant une famille, mais que seules 72 % d'entre elles reconnaissent la configuration « couple non marié avec enfants » comme constituant une famille.

(5) La situation familiale des personnes interrogées a été mesurée à partir des réponses à la question : « Laquelle de ces situations correspond à la vôtre ? » (une seule réponse) :

— marié avec des enfants	56 %
— marié sans enfant	6
— célibataire, divorcé, veuf vivant en couple avec des enfants	5
— célibataire, divorcé, veuf vivant seul avec des enfants	4
— célibataire, divorcé, veuf vivant seul sans enfant	16
— rien de tout cela	13
— sans réponse	1

L'institution de la famille étant fortement valorisée, les enquêtés tendent tous, en premier lieu, à légitimer leur situation personnelle en la citant parmi les formes reconnues de famille. Un peu comme si, pour chacun, existaient deux modèles de famille : le sien et le modèle unanimement reconnu. Ainsi les couples mariés sans enfant sont les plus nombreux de tous à considérer qu'ils constituent une famille (73 % de oui contre 43 % dans l'ensemble de la population), ainsi les personnes vivant en couple et ayant des enfants sont plus nombreuses que les autres à affirmer qu'il s'agit bien là d'une forme de famille.

De la même façon, les associations spontanées montrent que les couples mariés avec enfants décrivent le plus souvent une famille de type nucléaire, que les personnes seules ou non mariées, mais ayant des enfants, insistent davantage sur leur descendance, que les personnes seules et sans enfant désignent plutôt leurs ascendants, que les personnes mariées et sans enfant, enfin, évoquent plus souvent que d'autres la famille élargie.

La reconnaissance de telle situation plutôt que de telle autre comme caractéristique d'une famille et les représentations développées par les enquêtés dépassent la simple description ou transcription de leur situation personnelle. Qualification et association se font toujours par rapport au modèle social dominant, même quand la situation du sujet se trouve volontairement ou non démarquée par rapport à la norme. Les réponses des enquêtés combinent en réalité une justification de leur propre état et la reconnaissance du modèle social le plus habituel.

L'opposition entre les définitions de la famille données par des enquêtés mariés sans enfant et par des enquêtés non mariés avec enfants illustre ce mode de fonctionnement (cf. Tableau III). Les personnes mariées sans enfant sont les plus nombreuses à reconnaître toute situation, y compris celle d'un couple non marié et sans enfant, comme familiale (33 % de oui contre 19 % dans l'ensemble). Par leur mariage, elles possèdent l'attribut officiellement reconnu comme fondateur d'une famille, mais, n'ayant pas d'enfant, elles se voient contester la reconnaissance de cet état par la majorité de l'opinion. On peut se demander si le désir de sortir d'une situation marginale en fait, mais non en droit, ne les conduit pas à accepter toute la diversité des configurations comme familiales, un peu comme s'il s'agissait en somme de les banaliser. A contrario, les personnes seules ou non mariées, mais ayant des enfants, parce qu'elles ne peuvent se faire reconnaître comme formant une famille qu'en s'appuyant sur l'existence de leurs enfants, tendent à refuser le label « famille » à toute configuration excluant la présence d'enfants, qu'il y ait ou non mariage.

Il est intéressant de mettre en parallèle avec ces réponses les appréciations globales portées par les uns et les autres sur l'institution familiale : 41 % des couples mariés sans enfant, 67 % des personnes seules ayant des enfants sont tout à fait prêts à lui reconnaître un caractère sacré (6).

(6) Cf. la note 2 pour le texte de la question. 48 % de l'ensemble des personnes interrogées sont tout à fait d'accord avec la proposition : « La famille est une institution sacrée ».

L'ordre de priorité donné dans l'énumération spontanée de personnages montre, de façon plus nette encore, la relation entre situation personnelle et modèle social dominant dans les représentations familiales (cf. *Tableau IV*).

TABLEAU IV. — *Personnes citées en premier lieu en fonction de la situation personnelle du sujet* (% par case sur les réponses exprimées)*

	Ayant des enfants	N'ayant pas d'enfant
a) Les enfants sont cités en premier par les :		
— couples mariés	39	26
— couples non mariés	47	**
— personnes vivant seules	66	36
b) Le conjoint est cité en premier par les :		
— couples mariés	32	31
— couples non mariés	11	**
— personnes vivant seules	0	10
c) Les parents sont cités en premier par les :		
— couples mariés	22	39
— couples non mariés	29	**
— personnes vivant seules	25	46

* On voit par exemple que, si 39 % des personnes mariées et ayant des enfants citent en premier lieu les enfants, il en va ainsi pour 47 % des couples non mariés et 66 % des personnes vivant seules.

** Situation non prévue dans la question sur le statut de la personne interrogée.

Plus la situation familiale est fragile, non aux yeux de la législation mais par rapport aux normes sociales courantes, plus grande est l'urgence, pour ceux qui ont des enfants, de les citer en priorité (39 % des personnes mariées, 47 % de celles non mariées mais vivant en couple, 66 % des personnes seules). On peut y voir la manifestation d'un sentiment d'insécurité né d'une situation échappant aux normes dominantes ainsi qu'une réaction de défense. L'autocentration de ces enquêtés, l'importance de l'investissement affectif dans leurs enfants se manifestent par un recours plus fréquent de leur part aux pronoms personnels et possessifs de la première personne (54 % contre 36 % dans l'ensemble de la population).

Autre exemple de l'influence du modèle social dominant : les personnes mariées, qu'elles aient ou non des enfants, mentionnent de façon prioritaire leur conjoint trois fois plus souvent que les personnes non mariées vivant en couple (32 et 31 % contre 11 %). Le seul fait de vivre avec quelqu'un ne suffit pas à lui donner un statut de conjoint. Problème de vocabulaire, sans doute. La langue, plus conservatrice que le droit, n'a pas encore forgé de mots pour désigner, dans l'usage courant, les partenaires des nouvelles situations matrimoniales; ceux de mari et femme (sans aucune justification linguistique dans ce dernier cas) restent associés à

l'institution du mariage. Mais problème aussi de censure personnelle à l'égard d'une situation perçue, malgré tout, comme non conventionnelle.

L'âge : des représentations de la famille qui évoluent selon les étapes du cycle de vie

L'âge est une variable qui intervient à plusieurs titres dans la formation des représentations de la famille.

D'une part, jeunes et vieux ne manifestent pas la même réceptivité à la novation sociale. Les enquêtés les plus jeunes (les 15-24 ans surtout) sont les plus nombreux à accepter les situations les moins « conventionnelles » et les moins convenues comme caractéristiques d'une famille, notamment le cas de personnes vivant en concubinage et sans enfant. Réceptivité au changement social sans aucun doute, mais acceptation aussi d'une situation qui a de grandes chances d'être ou de devenir la leur. Inversement, les enquêtés de plus de 55 ans reconnaissent très souvent comme étant de type familial la situation des personnes seules ou non mariées vivant avec des enfants et de personnes mariées sans enfant. Ils savent qu'après la mort de leur conjoint ils se trouveront dans le même cas et ne veulent pas renoncer à l'idée d'exister comme famille.

Par ailleurs, en fonction de son âge, chacun se situe à divers moments du cycle de vie familial. L'ordre d'apparition des différents personnages et la préférence accordée plutôt aux parents, aux enfants ou au conjoint selon l'âge de l'enquêté (cf. *Tableau V*) met en évidence l'enchaînement et le passage d'un modèle de représentations familiales à l'autre : les 15-24 ans désignent avant tout leurs parents (64 % des réponses); 25-44 ans est la seule période où le choix soit égal entre les trois personnages; dès 45 ans, la mention du conjoint reste stable, mais la faveur des parents s'affaiblit; à partir de 54 ans, la mention des enfants l'emporte, pour devenir largement majoritaire après 65 ans (deux tiers des réponses).

TABLEAU V. — *Personnes citées en premier lieu en fonction de l'âge du sujet*
(% par case sur les réponses exprimées)

	Parmi les classes d'âge :					
	15-24 ans (N = 192)	25-34 ans (N = 224)	35-44 ans (N = 167)	45-54 ans (N = 142)	55-64 ans (N = 122)	65 ans et plus (N = 125)
Personnes citées en premier lieu :						
— parents	64	32	33	18	29	21
— conjoint	11	30	32	32	19	14
— enfants	18	33	27	43	39	63

L'influence de l'âge apparaît enfin dans les jugements portés sur la famille. Contrairement aux affirmations de certains sociologues et psychologues des années 60-70 (Mead, 1971; Cooper, 1972), les jeunes, on le sait,

demeurent très attachés à la famille. L'enquête de 1984 en apporte une nouvelle preuve : les 15-24 ans ne formulent jamais d'appréciation négative sur la famille et sont les plus nombreux de tous à la juger positivement. En réalité, ce sont les personnes âgées (65 ans et plus) qui se montrent les plus disertes, mais aussi les plus désenchantées, à l'égard de la famille : « c'est quelque chose de très beau, mais je n'y crois pas beaucoup », « la famille n'existe plus guère, elle n'est plus comme elle était ». Attitude bien connue qui consiste à transformer son passé en âge d'or, manière aussi, peut-être, de se défendre contre la solitude de la vieillesse.

Les hommes et les femmes : des maris et des mères

Le sexe n'intervient en aucune façon dans les définitions « objectives » et très peu dans les représentations « subjectives » de la famille. En revanche, on observe une différence majeure dans la priorité que les hommes et les femmes accordent au conjoint et aux enfants dans l'énumération des figures familiales (cf. *Tableau VI*).

Quels que soient leur âge ou leur statut matrimonial, les hommes citent beaucoup plus souvent que les femmes leur conjoint en premier. Seule la classe d'âge la plus jeune (15-24 ans) fait exception à la règle, ce qui s'explique sans doute par une moins grande précocité du mariage chez les garçons. Les femmes, à l'inverse, qu'elles soient mariées ou non, qu'elles aient ou non des enfants, donnent la priorité aux enfants sur tous les autres personnages familiaux. Les différences les plus fortes apparaissent chez les couples mariés sans enfant (43 % des hommes, 17 % des femmes mentionnent en priorité le conjoint) et chez les personnes vivant seules et sans enfant (19 % des hommes, 53 % des femmes accordent la préférence aux enfants).

La référence privilégiée aux parents varie selon l'âge et la situation familiale, confirmant a contrario que l'opposition fondamentale entre hommes et femmes repose sur deux conceptions de la vie de couple et de la famille. Quels que soient leur âge et leur état, les hommes se perçoivent d'abord comme des maris et les femmes comme des mères. Les modèles traditionnels de la femme et de la famille restent si prégnants que les femmes ne peuvent séparer leurs représentations « subjectives » de la famille de l'enfant dont elles font le personnage fondateur. Cet état de fait est d'autant plus intéressant que nous avons noté, par ailleurs, une présence relativement discrète de la mère dans les réponses. Comme si celle-ci s'effaçait derrière l'enfant, n'existait qu'à travers lui.

Les définitions de la famille sont fortement marquées par les circonstances de l'existence quotidienne; chacun les construit sur la base d'images et de représentations liées à son âge et à son statut, à son rôle comme homme ou femme, comme parent ou enfant. Mais chaque expérience individuelle se poursuit dans des contextes particuliers et dans des groupes possédant des codes symboliques différents. On peut se demander de quel

TABLEAU VI. — *Personnes citées en premier en fonction du sexe et de la situation personnelle de la personne interrogée*
(% par case sur réponses exprimées)

	Situation des personnes interrogées											
	Ont des enfants et vivent						N'ont pas d'enfants et vivent				Ensemble	
	en couples mariés		en couples non mariés		seules		en couples mariés		seules			
	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F
N=264	N=277	N=13	N=36	N=4	N=35	N=33	N=28	N=78	N=79	N=462	N=509	
Personnes citées en premier :												
— conjoint	38	26	*	8	*	0	43	17	6	13	27	19
— parents	20	24	*	23	*	26	24	55	61	30	37	32
— enfants	35	43	*	52	*	64	23	28	19	53	29	43

* Effectifs insuffisants.

ponds pèsent les systèmes généraux d'appartenance ou de référence sur les représentations contraintes ou spontanées des sujets.

L'appartenance sociale : une importance moindre que la situation personnelle

Images et représentations de la famille sont tellement liées aux circonstances des existences individuelles que, considérés séparément, les effets de l'appartenance sociale (7) apparaissent secondaires. L'imposition sociale sur le discours du sujet se fait plus sentir sur les représentations mesurées en degrés d'adhésion à des propositions toutes faites que sur les énonciations libres et spontanées. S'ils sont d'ampleur modérée, les effets de l'appartenance sociale vont dans le sens attendu et manifestent l'influence du niveau culturel, des conditions d'existence et du système de valeurs des différents groupes.

Influence du niveau culturel d'abord. Les cadres supérieurs/professions libérales et les cadres moyens/employés sont les groupes les plus ouverts à la novation en matière familiale, les agriculteurs étant les plus conformistes de tous. Les différences sont d'autant plus fortes que la configuration de rôles proposée s'éloigne davantage de la norme institutionnelle ou sociale la plus communément admise. Treize points de différence séparent la reconnaissance comme famille par les cadres supérieurs ou les agriculteurs d'un couple marié sans enfant, mais dix-huit points, celle d'un couple non marié ayant des enfants; de la même façon, dix points de différence séparent la reconnaissance comme famille de la situation d'une femme seule vivant avec des enfants par les premiers ou les seconds, mais vingt points celle d'un homme seul vivant avec des enfants.

De la même façon, dans le cas des représentations spontanées, les cadres supérieurs/professions libérales sont, de tous, ceux qui accompagnent leur réponse du plus grand nombre de commentaires et de jugements; ils sont pratiquement les seuls à parler de la famille en termes institutionnels ou politiques (25 % de leurs réponses contre 4 % pour l'ensemble de la population).

Les différences liées à l'appartenance sociale traduisent, en second lieu, les réalités des conditions d'existence. C'est dans les groupes des agriculteurs et des commerçants/artisans, professions où le mode de production reste le plus souvent domestique, que les enquêtés mentionnent leur conjoint avant tout autre personnage (51 % des réponses exprimées chez les commerçants/artisans, 41 % chez les agriculteurs, contre 26 % chez les cadres supérieurs, 24 % chez les cadres moyens, 25 % chez les ouvriers).

Les représentations subjectives de la famille traduisent, enfin, les systèmes de valeurs de chaque groupe social. On peut déceler la trace de

(7) L'appartenance sociale est mesurée par la profession de la personne interrogée. L'IFOP a retenu six catégories : professions libérales et cadres supérieurs, patrons de

l'industrie et du commerce, employés et cadres moyens, ouvriers, agriculteurs, inactifs.

la stratégie des classes moyennes et populaires, et leur anticipation sur le destin social de leur descendance, dans le fait que cadres moyens et ouvriers sont les plus nombreux de tous à citer d'abord leurs enfants (32 et 31 % chez les cadres moyens et les ouvriers, contre 22 % chez les commerçants et artisans, et 20 % chez les cadres supérieurs et les agriculteurs) et à raisonner en termes de descendance; on perçoit des modes d'appartenance et de référence différents dans les jugements et les commentaires faits sur la famille par les agriculteurs, les petits commerçants/artisans et les ouvriers : les premiers sont les plus nombreux de tous à décrire la famille comme la cellule de base et le noyau fondamental de la société (43 % des réponses exprimées, contre 24 % chez les ouvriers et 6 % chez les petits commerçants/artisans); les seconds, en revanche, parlent plus fréquemment de la famille comme d'un groupe, d'un ensemble de personnes (30 % et 33 % des réponses exprimées, contre 15 % chez les agriculteurs). On retrouve ici l'opposition souvent soulignée entre la référence plurielle en termes de « nous » classe ouvrière, famille ouvrière (Hoggart, 1970; Michelat et Simon, 1977) et la conception empreinte de la morale chrétienne traditionnelle qui définit la famille comme l'élément fondamental de toute la société. Comme si les premiers raisonnaient plutôt en termes de classe et de position de classe, et les seconds se situaient d'abord dans le contexte de tout un système culturel.

Derrière l'appartenance sociale, transparait l'influence de l'adhésion à des systèmes symboliques différents. Dès lors il convient de savoir si cette marque revêt la même forme lorsqu'elle est mesurée à partir d'indicateurs plus directement idéologiques.

Le poids des systèmes idéologiques

La famille occupe une place centrale dans l'organisation de certains systèmes symboliques, notamment dans celui des catholiques de droite (Michelat et Simon, 1973, 1977). On sait aussi que, dans l'interrelation très étroite des dimensions religieuse et politique, l'effet de premier ordre revient à la variable religieuse. Malheureusement, nous ne disposons pas, dans l'enquête dont nous analysons les résultats, d'indicateurs d'appartenance religieuse. Nous ne pouvons donc apprécier l'effet de l'adhésion à divers systèmes idéologiques que de façon indirecte, à partir d'une simple question sur la proximité partisane (8).

Une comparaison des résultats, en fonction de l'appartenance sociale ou de la variable politique, conduit à une première observation : à l'inverse de ce que nous venons d'observer, la variable politique joue davantage sur les représentations « subjectives » que sur les définitions « objectives » de la famille... Sans doute observe-t-on, de façon attendue, que dans la reconnaissance des configurations de personnages comme caractéristiques

(8) La question sur la proximité partisane offrait le choix qu'entre les quatre formations suivantes : le Parti communiste, le Parti socialiste, l'UDF et le RPR.

d'une famille, les personnes proches du RPR sont, de toutes, les plus conformistes, et les enquêtés proches des partis de gauche (en particulier du Parti communiste) toujours les plus accueillants à l'égard des diverses configurations familiales suggérées. Mais les différences, quelle que soit la situation, demeurent d'une ampleur modérée (une dizaine de points ou moins) et toujours inférieures à celles observées dans le cas des représentations « subjectives ». Tout se passe comme si, à l'inverse de l'appartenance sociale, l'adhésion à un système idéologique s'appréciait moins dans la reconnaissance et la qualification de situations imposées, que dans l'énonciation des conceptions et des modèles intimes du sujet.

Une seconde impression d'ensemble conduit à opposer les modèles de la famille, non de l'ensemble de la gauche et de la droite, mais plutôt d'une composante de la droite (le RPR) et d'une composante de la gauche (le Parti communiste (9) (cf. *Tableau VII*).

TABLEAU VII. — *Représentations subjectives de la famille chez les sympathisants du RPR et du PC*
(% par case, sur réponses exprimées)

	Sympathisants du	
	RPR (N = 141)	PC (N = 56)
a) Nombre de personnes citées :		
— 1	31	18
— 2	27	36
— 3 ou plus	28	41
— aucun	10	4
— sans réponse	4	2
b) Nombre de possessifs énoncés :		
— moi, ma, mes	43	21
— nous, notre	—	—
— aucun	53	77
— sans réponse	4	2
c) Conceptions de la famille :		
— descendance	29	12
— famille actuelle	44	65
— famille d'origine	27	23

(9) Les comparaisons doivent être conduites avec prudence. Les deux groupes ont des structures sociologiques sensiblement différentes, mais les contrôles montrent précisément (cf. *infra*) que ce n'est pas là la source des écarts significatifs entre les deux groupes. Le groupe des sympathisants du PC comprend 52 % d'hommes et 48 % de femmes, celui des sympathisants du RPR 43 % d'hommes et 57 % de femmes; le groupe des sympathisants du PC comprend 34 % de

15-34 ans, 39 % de 35-54 ans, 27 % de 55 ans et plus; celui des sympathisants du RPR : 40 % de 15-34 ans, 38 % de 35-54 ans, 23 % de 55 ans et plus. Le groupe des sympathisants du PC comprend 30 % de cadres moyens et supérieurs, 4 % d'agriculteurs et de petits commerçants/artisans, 43 % d'ouvriers, 23 % d'inactifs; celui des sympathisants du RPR 49 % de cadres moyens et supérieurs, 11 % d'agriculteurs et de petits commerçants, 17 % d'ouvriers, 23 % d'inactifs.

La représentation de la famille restituée par les sympathisants du RPR se caractérise d'abord par l'importance accordée à la descendance (29 % des réponses contre 20 % de l'ensemble). Dans le cadre d'énumérations très brèves, souvent limitées à une seule catégorie de personnages (31 % des réponses, contre 18 % chez les communistes et 24 % dans l'ensemble), la priorité est le plus souvent accordée aux enfants (41 % des cas, contre 32 % chez les communistes et 36 % dans l'ensemble). On observe, par ailleurs, que les sympathisants du RPR sont les plus nombreux de tous à porter des jugements positifs sur la famille et à la concevoir comme une institution, et surtout comme la cellule de base de la société. On trouve ici un écho aux analyses de Michelat et Simon sur les univers symboliques des catholiques de droite. Le sujet inscrit sa propre destinée dans la succession des générations et associe étroitement la famille à l'organisation de la société tout entière.

Les représentations des sympathisants communistes peuvent se résumer en trois traits : absence très sensible de possessifs (21 %, contre 43 % chez les RPR et 38 % dans l'ensemble) et, de façon plus large, de tout jugement sur la famille (83 % contre 72 % dans l'ensemble) (10); longues énumérations de personnages (deux ou trois personnages au moins cités dans 77 % des cas, contre 55 % chez les RPR et 61 % dans l'ensemble); descriptions de la famille au présent (65 % de représentations de la famille actuelle, contre 44 % chez les sympathisants du RPR et 57 % dans l'ensemble). Face à un modèle organiciste et communautaire, s'affirme ici une conception solidariste et sociétaire de la famille.

Tout oppose les représentations des communistes et celles des sympathisants du RPR. La référence temporelle n'est plus celle de l'enchaînement des générations mais du présent immédiat; la description ne se fait plus en termes de rôle ou de catégorie de personnages (les enfants, les parents), mais en termes de rassemblement de personnes; dans les représentations, il n'y a plus de lien obligé entre famille et société; il y a enfin phénomène de retrait et de désincorporation du sujet par rapport à ses propres représentations et discours (Verdès-Leroux, 1981).

On trouve confirmation de cette distanciation à l'égard de la famille dans le fait que les enquêtés communistes sont les moins nombreux de tous à considérer la famille comme une institution sacrée ou un refuge (63 % et 67 %, contre 78 % et 80 % dans l'ensemble), à se dire attachés aux réunions de famille, et qu'ils se montrent les moins prêts de tous à faire un détour lors d'un voyage pour rencontrer un membre inconnu de leur famille (35 % et 50 %, contre 42 % et 65 %).

Sur deux points, l'originalité et la cohérence du modèle communiste sont manifestes. On observe tout d'abord que les conceptions des sympathisants des deux autres familles politiques sont presque toujours plus

(10) L'absence de commentaires sur la famille dans les réponses à la question ouverte est en partie liée, sans doute, au

niveau d'instruction plus faible d'une partie des enquêtés communistes.

voisines de celles des sympathisants du RPR que de celles des enquêtés proches du Parti communiste (nombre réduit de personnages cités, présence fréquente de possessifs, notamment). Le seul domaine où sympathisants du PC, du PS et de l'UDF sont proches, c'est celui de la priorité accordée à la famille actuelle par rapport à la descendance. Encore faut-il noter que, même sur ce point, il n'y a pas accord total : les sympathisants du PS et de l'UDF citent leur conjoint en premier lieu beaucoup plus souvent que tous les autres, les enquêtés proches du parti communiste, leurs parents.

La force de structuration de l'idéologie communiste ressort également lorsqu'on considère le poids des variables sociobiologiques et du vécu quotidien dans les représentations de la famille énoncées par les enquêtés. Dans le cas des sympathisants communistes, l'influence de ces variables apparaît très modérée, voire nulle.

L'uniformisation des réponses des sympathisants du Parti communiste ressort particulièrement clairement d'une comparaison des représentations spontanées de la famille formulées par les sympathisants du PC ou du RPR (cf. *Tableaux VIII et IX*). Alors que des différences très fortes opposent les réponses des hommes et des femmes au sein du RPR, l'ordre de priorité accordé aux divers personnages de la famille et l'ordre d'importance donné aux diverses formes de famille apparaissent très voisins, sinon identiques, chez les hommes et les femmes proches du Parti communiste. Dans le cas des communistes, et des communistes seulement, si l'on considère les variables de structuration des opinions, l'idéologie semble prioritaire.

TABLEAU VIII. — *Personnes citées en premier lieu selon le sexe chez les sympathisants du RPR et du PC* (% par case sur réponses exprimées)

	Sympathisants du PC		Sympathisants du RPR	
	H (N=29)	F (N=27)	H (N=61)	F (N=80)
Personnes citées en premier lieu :				
— enfants	35	30	27	56
— conjoint	14	12	26	11
— parents	44	46	47	23

TABLEAU IX. — *Type de famille selon le sexe chez les sympathisants du RPR et du PC* (% par case sur réponses exprimées)

	Sympathisants du PC		Sympathisants du RPR	
	H (N=29)	F (N=27)	H (N=61)	F (N=80)
Conceptions de la famille :				
— descendance	13	10	20	38
— famille actuelle	66	64	49	40
— famille d'origine	22	27	32	18

Michelat et Simon opposent à l'univers idéologique et symbolique des catholiques de droite celui, non des irreligieux de gauche, mais de la gauche ouvrière et surtout des ouvriers communistes. Nous ne pouvons conduire les mêmes comparaisons. Mais il est possible, en revanche, d'esquisser un parallèle entre les représentations des ouvriers, des communistes et des ouvriers communistes. Il montre une proximité des conceptions de la famille des ouvriers et des sympathisants communistes, dans le cas, principalement, des ouvriers communistes. Trois exemples, à partir des réponses les plus caractéristiques des sympathisants communistes, illustrent ce constat. Quand on leur dit le mot « famille », 33 % des ouvriers, 41 % des enquêtés communistes, 66 % des ouvriers communistes énumèrent trois personnages au moins; 63 % des ouvriers, 70 % des enquêtés communistes, 73 % des ouvriers communistes n'utilisent pas de possessifs dans leurs réponses; 54 % des ouvriers, 65 % des enquêtés communistes, 59 % des ouvriers communistes pensent la famille au présent. Entre les univers symboliques des sympathisants du RPR et des ouvriers communistes, la différence ne tient pas seulement à la centralité de la famille, mais aussi à sa conception et à son mode d'appropriation et de description.

*
**

Les résultats présentés ici indiquent les grands traits des représentations sociales de la famille. Toujours considérée comme « institution sacrée » par quatre Français sur cinq, la famille ne renvoie pas l'image d'une institution fondée sur le mariage et la légitimité des enfants. Elle ne réfléchit pas davantage la simple diversité des situations particulières de chacun. Dans toutes les réponses, il y a référence à un modèle social dominant, réunissant des parents, voire un seul parent, et des enfants. Toute représentation de la famille est appropriation de ce modèle par assimilation et accommodation (11). Sans doute peut-on voir là l'effet de l'investissement affectif dont la famille fait l'objet aujourd'hui. Peut-être faut-il y lire aussi l'effet de l'intériorisation différenciée des modèles et des normes par rapport à l'évolution des pratiques et des mœurs.

La famille ne représente plus une maison, un nom, une identité ou un lignage. Elle suscite plutôt des représentations directement rapportées à ce qu'on vit et connaît soi-même. C'est une cellule de vie qui se définit d'abord au présent, et dont l'identité ne prend corps qu'au travers du seul personnage et événement fondateur que représente l'enfant. C'est avant tout une relation affective entre des personnes vivantes, peu nombreuses et proches.

(11) Ces termes sont entendus dans les sens que leur donne Piaget.

L'analyse de l'influence des variables sociobiologiques — comme le sexe, l'âge, la situation matrimoniale, la présence ou non d'enfant — fait apparaître la famille davantage comme un état, comme un lieu dont les contours peuvent fluctuer en fonction de l'expérience que chacun en a, et donc être modifiés à plusieurs reprises tout au long du cycle de vie et des situations familiales qui s'y forment et s'y transforment.

Outre le poids des circonstances individuelles et de la position dans la structure sociale, nos données confirment la nécessité de prendre en compte l'influence de l'organisation des systèmes symboliques et idéologiques des individus pour traiter les questions qui se posent à la sociologie de la famille (Michelat et Simon, 1977; Percheron, 1985). Nous n'avons pu pousser notre analyse aussi loin qu'il le faudrait, ne disposant pas, notamment, du degré de pratique religieuse des individus, mais nous avons vérifié, par exemple, l'effet de l'orientation politique sur les représentations de la famille.

Au-delà de ces résultats, le constat de la diversité des représentations familiales conduit à s'interroger, une fois de plus, sur le silence qui entoure la définition de l'objet famille. Le registre, à la fois limité et ambigu, à l'intérieur duquel sont définies les représentations de la famille renvoie à l'interaction des discours relevant de l'ordre de la société et de l'individu. La famille, plus que tout autre symbole, est pensée, parlée et vécue tout autant dans la sphère publique que dans la sphère privée, et par là-même elle recouvre des réalités différentes.

La société et l'individu n'attendent pas les mêmes choses de la famille et ne l'entendent pas de la même façon. L'ambiguïté vient du fait que les individus se projettent dans la famille avec toutes les différences de leurs expériences et de leurs attentes, et que la société doit arbitrer un équilibre toujours précaire, mais vital : accorder à la famille le droit d'exister comme une « entité séparée », assurer au travers de la famille les conditions de sa propre existence et persistance. La société et la famille constituent, en fait, des réalités antinomiques, mais qui ne prennent réalité et sens que dans leur interdépendance. Elles sont, pour citer une fois encore Lévi-Strauss (1983), « la condition » et « la négation » l'une de l'autre.

Martine BARTHÉLÉMY, Anne MUXEL, Annick PERCHERON
Centre d'étude de la vie politique française contemporaine
CNRS-FNSP, 10 rue de la Chaise, 75007 Paris

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Commaille J.**, 1982. — *Familles sans justice*, Paris, Editions du Centurion.
- Cooper D.**, 1972. — *Mort de la famille*, Paris, Le Seuil.
- Denie R.**, 1915. — *Une image de la famille et de la société sous la Restauration*, Paris, Les Editions Ouvrières.
- Hoggart R.**, 1970. — *La culture du pauvre. Etude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, Paris, Editions de Minuit.
- Lévi-Strauss Cl.**, 1983. — *Le regard éloigné*, Paris, Plon.
- Mead M.**, 1971. — *Le fossé des générations*, Paris, Denoël.
- Michelat G., Simon M.**, 1973. — « Catholiques déclarés et irreligieux communicants : vision du monde et perception du champ politique », *Archives de sciences sociales des religions*, 18 (35), pp. 57-111.
- 1977. — *Classe, religion et comportement politique*, Paris, Editions Sociales/Presses de la FNSP.
- Nerson R.**, 1978. — « Avant-propos », dans *Mariage et famille en question*, Paris, Editions du CNRS
- Percheron A.**, 1985. — « Le domestique et le politique. Types de famille, modèles d'éducation et transmission des systèmes de normes et d'attitudes entre parents et enfants », *Revue française de science politique*, 35, oct., pp. 840-891.
- Roussel L.**, 1975. — *Le mariage dans la société contemporaine*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Shorter E.**, 1977. — *Naissance de la famille moderne*, Paris, Le Seuil.
- Verdès-Leroux J.**, 1981. — « Champ scientifique et champ politique »; « Une institution totale auto-perpétuée : le Parti communiste français »; « Les invariants du Parti communiste français », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 36-37, fév.-mars, pp. 25-31; 33-63; 65-81.